



HAL
open science

Le paradoxe naturaliste du langage de Bruno Latour : Une hybridation pragmatique est-elle possible ou souhaitable ?

Robin Foot

► To cite this version:

Robin Foot. Le paradoxe naturaliste du langage de Bruno Latour : Une hybridation pragmatique est-elle possible ou souhaitable ?. 2017. hal-01581769

HAL Id: hal-01581769

<https://enpc.hal.science/hal-01581769>

Preprint submitted on 5 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le paradoxe naturaliste du langage de Bruno Latour

Une hybridation pragmatique est-elle possible
ou souhaitable ?

Robin Foot
Laboratoire Techniques, Territoires et Sociétés (UMR CNRS 8134), CNRS
robin.foot@enpc.fr

Pour citer ce document :
Robin Foot 2017, « Le paradoxe naturaliste du langage de Bruno Latour.
Une hybridation pragmatique est-elle possible ou souhaitable ? »,
Document de travail du LATTS - Working Paper, n° 17-10, septembre 2017.
URL : <https://hal-enpc.archives-ouvertes.fr/hal-01581769>
Identifiant : hal-01581769

Septembre
2017
N° 17-10

Tous droits réservés aux auteurs.
Des versions finales des textes disponibles comme documents de travail LATTS
sont susceptibles d'avoir été publiées ou soumises à publication ultérieurement

6-8 avenue Blaise Pascal - Cité Descartes 77455 Marne-la-Vallée Cedex 2
+33 (0)1 81 66 85 32 - www.latts.fr

Le paradoxe naturaliste du langage de Bruno Latour

Une hybridation pragmatique est-elle possible ou souhaitable ?

Résumé

La théorie du langage adoptée par la sociologie de la traduction tourne le dos au « linguistic turn » et revient à une conception « descriptive » du langage. Cet article vise à questionner cette hypothèse à partir d'exemples de terrain où l'approche référentielle du discours échoue à comprendre ce qui s'y joue. L'absence de référence à la théorie des actes de langage constitue un point d'entrée à ce questionnement.

Mots clés : Sociologie des sciences, Sociologie de la traduction, Théorie des actes de langage, Pragmatique, Épistémologie.

The naturalistic paradox of the Bruno Latour's language

Is a pragmatic hybridization possible or desirable ?

Abstract

The theory of language adopted by the sociology of translation turns away from «linguistic turn» and comes down to a «descriptive» conception of language. This article seeks to questioning this hypothesis from field experiences where the referential discourse approach fails to grasp what is going on. The lack of reference to the theory of speech acts constitutes a starting point to the issue.

Keywords : Sociology of Science, Sociology of Translation, Speech Act Theory, Pragmatics, Epistemology

Sommaire

Remerciements	3
1. Introduction	4
2. Les paradoxes du langage de la « traduction ».....	5
2.1. Le travail scientifique et l'obsession de l'inscription littéraire.....	6
2.2. Entre référence et performance, le repentir d'Austin	6
3. La faiblesse des « actes de langage »	8
3.1. L'effectivité des actes de langage à l'épreuve de la nomination	8
3.2. La félicité du nom s'inscrit aussi dans les discours, mais pas seulement .	9
3.3. L'analyse du baptême du <i>Queen Élisabeth</i> nous introduit dans cette analyse des actes de langage.	10
4. Faut-il avoir encore peur du pouvoir des actes de langage ?.....	11

Remerciements

Je tiens à remercier Eve Seguin qui a eu l'heureuse idée de provoquer cette rencontre « autour de Latour » à Montréal en 2016 et Laurence Créton-Cazanave qui a procédé à une lecture attentive et suggestive de ce texte.

1. Introduction

Les sociologues de l'innovation, à la suite des ethnométhodologues, nous invitent à suivre les « acteurs eux-mêmes » sur le terrain pour comprendre la manière dont la société s'invente (Latour et Woolgar, 1996 ; Latour, 2005). Cela suppose non seulement d'observer les interactions que ces acteurs déploient sur le terrain, mais aussi d'entendre ce qu'ils disent dans l'action et de leur action. La surprise est alors importante de constater que cette sociologie de la « traduction » a une théorie du langage très pauvre, réduite à un langage strictement référentiel.

Le plus surprenant dans cette approche est que ces sociologues revendiquent une prise de distance radicale avec le langage des indigènes qu'ils étudient. Il s'agit en effet de « *s'approcher des sciences, contourner le discours des savants, devenir familier de la production des faits, puis s'en retourner chez soi et rendre compte de ce que font les chercheurs dans un métalangage qui ne doit rien au langage qu'il s'agit d'analyser* » (Latour et Woolgar, 1996, p. 23). Cette position méthodologique tend à ce que le langage des acteurs puisse éventuellement s'épurer pour intégrer le cadre théorique de l'analyste.

Callon, pour qui également les « descriptions » et « explications » sont « *laissées à la discrétion de l'observateur* » pousse assez loin cette indépendance de l'analyse vis-à-vis du terrain dans son article fondateur de la sociologie de la traduction (Callon, 1986). Pour rendre compte des actions des marins-pêcheurs, ce n'est pas leur parole qui est convoquée, mais les analyses du Comité d'Expansion Économique des Côtes-du-Nord (Callon et Law, 1989).

Cette mise à distance du terrain peut conduire à épurer l'analyse des éléments de langage des indigènes qui, parfois, laissent entrevoir la possibilité d'un trouble de leur pensée sur leur action. Ce trouble complique, en effet, le travail de compréhension du sens de l'action si l'acteur ne sait pas exactement ce qu'il fait (Weber, 1992). La tentation peut être grande de considérer ces éléments comme des données aberrantes et de les « contourner ». Il ne s'agit pas de réduire la compréhension d'une action au seul sens qu'en donne l'acteur, mais d'intégrer le sens qu'il en donne à cette analyse surtout si l'acteur exprime une certaine confusion dans son rapport à l'action.

Plusieurs situations d'enquête amènent à considérer ce trouble du sens comme un élément stratégique de l'analyse d'une innovation technique qui, s'il était éliminé, pourrait la faire passer à côté d'un ressort important de cette histoire.

Ainsi, en 2003, un voyageur empruntant le long couloir de correspondance de la station Montparnasse-Bienvenue, pouvait lire, sur une fresque dédiée à l'histoire du métro, cette phrase étrange : « METEOR : Metro Est Ouest Rapide. 100 % automatique, Meteor serpente sur la ligne 14, nouvellement créée ».

Comment interpréter cette phrase où Meteor perd le sens de son acronyme pour devenir un métro « 100 % automatique » qui, dès lors, peut rouler la ligne 14. Doit-on considérer cette phrase comme anecdotique ou, au contraire, est-elle une clé de lecture pour rentrer dans une controverse, entre topographie d'un réseau et technologie qui, cinq ans après l'inauguration de cette ligne, ne semble pas encore éteinte.

Ainsi, quand la RATP justifie l'implantation de portes palières sur les quais du métro par les risques « *d'intrusion de voyageurs sur les voies* », règle de langage inventée en 1989 pour policer les manières de parler des suicides voyageurs (Arendt, 1991). Cette justification est indépendante du mode de conduite du métro et, pourtant, ces portes palières sont essentiellement implantées quand le métro s'automatise (Foot, 2005). Quand des portes palières sont installées sur une ligne « avec » conducteurs, l'argument change. Il s'agit alors, pour la RATP, d'assurer une « meilleure maîtrise des échanges voyageurs et ainsi un meilleur respect des temps de stationnement » et, contrairement aux lignes « sans » conducteurs, toutes les stations n'en sont pas équipées.

Que l'invention d'une règle de langage visant à contenir des émotions soit consubstantielle avec une innovation technique éclaire alors l'analyse de la stratégie de modernisation du métro. De la même manière, la versatilité de la justification des portes palières, selon le mode de conduite du métro, permet de conforter cet éclairage. Sans conducteurs, les portes palières sont une « *protection vis-à-vis des suicides* », pour reprendre l'argument de la direction du réseau ferré face à la Direction de la RATP lors d'une réunion, en 1989. Là aussi, si on contourne la règle de langage sur les suicides voyageurs ou la différence de traitement des quais suivant le mode de conduite, on passe certainement à côté d'une compréhension de la dynamique d'innovation du métro.

Enfin, que se passe-t-il quand un objet technique, en charge d'assurer l'arrêt du tramway en cas de défaillance du conducteur, le système d'homme-mort ou Vacma (veille automatique à contrôle du maintien d'appui), est défini pour prévenir une situation qui n'a de réalité que fantasmagorique. La mort crispée hante l'esprit des ingénieurs ferroviaires qui astreignent alors les conducteurs à relâcher la veille au moins toutes les dix secondes (Foot, 2017). Cette situation entraîne des troubles musculo-squelettiques et de l'insécurité dans la conduite (Doniol-Shaw *et al.*, 2017).

Cette justification fantasmagorique de ce dispositif de sécurité est, pour l'essentiel, implicite. Il est inscrit dans le script d'action formalisé dans la temporisation de la vacma (Akrich, 1987). C'est précisément cette tension entre le silence des ingénieurs sur la justification de cette temporisation et sa prégnance dans l'activité des conducteurs qui a permis de questionner le rôle du fantasme dans la définition de la sécurité. Le pouvoir de cette référence fantasmagorique d'un objet technique rend illusoire l'idée que le seul rappel des ingénieurs à la raison sera suffisant pour rompre avec cette « *altération du rapport au monde* » terme savant pour désigner la folie » (Latour, 2015, p. 19).

Dans les recherches de terrain, on se trouve confronté à des situations où les théories se trouvent prises au dépourvu. Le chercheur est amené soit à modéliser son terrain pour qu'il reste conforme à la théorie soit à la questionner. C'est dans cette dernière perspective que s'inscrit cet article.

Ces situations viennent mettre en question la capacité d'une théorie instrumentale du langage à en rendre compte. Cela nous amène à interroger cette construction théorique d'un point de vue pragmatique pour continuer à suivre « l'indigène (...) qui entraîne l'enquêteur dans des directions imprévues » (Favret-Saada, 1977, p. 31). Dans cette démarche, l'inauguration manquée de la ligne 14 conduit également à interroger la théorie des actes de langage qui, jusqu'à récemment, était absente de la sociologie de l'innovation. Cette absence nous servira de fil d'Ariane pour démêler l'imbroglio de l'acteur réseau autour du langage.

2. Les paradoxes du langage de la « traduction »

La sociologie de la traduction s'est essentiellement attachée au travail d'émergence d'une « chose » dans un nom que réalisent les scientifiques. Le nom devient son identité langagière qui autorise une économie du langage basée sur la référence ; la seule énonciation du nom suffit à les convoquer en société. C'est à cette économie que Latour pense quand il évoque ce voyage où Gulliver rencontre des académiciens qui ont inventé « *un nouveau langage par chose* ». Mais ce langage est lourd à manier. Avec le langage par mot, on peut « *s'en tenir à la forme sans avoir à s'embarrasser de la matière* » (Latour, 1996, p. 25). Dans cette théorie référentielle, l'invention du mot est le moment où il se « *charge* » de la matière de la « chose » représentée sans s'en embarrasser.

La manière qu'ont les scientifiques de nommer devient alors un passage obligé pour comprendre la mise en forme de notre monde. Les scientifiques sont les acteurs de ce travail de nomination qui arrache le monde à son indifférenciation.

2.1. Le travail scientifique et l'obsession de l'inscription littéraire

Le laboratoire est une usine à faire parler le réel ; sa technique consiste à produire et manipuler des « *inscripteurs* », à former des agencements d'humain et de non-humain, susceptibles « *de transformer une substance matérielle en un chiffre ou un diagramme directement utilisable par l'un de ceux qui appartiennent à l'espace « bureau »* » (Latour et Woolgar, 1996, p. 452) ; son but est de créer des métrologies qui résistent à la fois aux épreuves du réel et aux controverses des collègues (Callon, 1981 ; 1986 ; Latour, 1989). Chaque énoncé scientifique manifeste explicitement un travail communautaire : celui des scientifiques pour « écrire le livre de la nature », au travers, par exemple, des systèmes de référence (Latour, 1989, p. 52-76) ou de l'importance du PNB consacré par une société à ce travail (Latour, 1989, p. 272-280 ; Latour et Woolgar, 1996, p. 65-68). Dans ces investissements se lit l'importance pour nos sociétés de ce travail de prise en mot du réel, de mise en mot du monde.

Les sociologues des sciences ont montré que le travail scientifique consiste essentiellement en la poursuite et la production d'« *inscriptions littéraires* » (Latour et Woolgar, 1996, p. 33-45). En son temps, déjà, Tarde avait noté ce rapport à l'écriture comme une caractéristique singulière et remarquable de cet univers (Tarde, 1999, p. 125). Cette particularité manifeste non seulement une centralité de l'écriture dans les pratiques scientifiques, tant au niveau individuel que collectif, mais plus encore elle constitue une *fin* de cette activité. Dès lors que dans le nom, une « chose » connaît le succès, *un* débat sur sa nature se clôture ; cette clôture de leur travail dans l'ordre du discours constitue probablement un trait original de ce milieu.

Dans la plupart des autres professions, l'énoncé ne sonne pas la fin d'un cours d'action. Au contraire du monde scientifique où le réel s'épure dans le signe discursif, ici, l'épaississement de l'énoncé, sa prise au corps d'autres, réels, est l'enjeu central de l'énonciation. Dans ces milieux, les énoncés sont non des *fin*s dans lesquels se réalise le travail, mais des *médiateurs* (Latour, 1993, p. 43-44) qui agissent dans d'autres espaces pour le modifier, qui acquièrent leur sens dans les processus d'incorporation qu'ils provoquent.

Même si les frontières entre les scientifiques, les industriels et les politiques sont poreuses, il y a une différence de nature entre les *actes de langage* qu'ils produisent. Pour les scientifiques, ils sont des *performances discursives* qui, *in fine*, s'évaluent dans cet espace-là. Un énoncé, si ses attaches au monde ne sont pas contestées, fait face, seul, à un moment donné, aux autres énoncés avec qui il entre en discussion. Sa pertinence au regard de sa contribution à l'*entendement* du monde s'évalue dans une suspension de la question de la référence au monde sinon aucune discussion ne serait possible. Une suspension durable de ce rapport peut même être une base de développement fructueux pour une discipline. Les mathématiques en offrent l'exemple.

Par opposition, la pertinence des énoncés des industriels ou des politiques est évaluée dans leur rapport immédiat au monde. Dans ce cas, la suspension de ce rapport peut signaler un processus d'*aliénation culturelle* d'un groupe qui se traduit alors par la possible défaillance de l'action de ses membres (Sigaut, 1990). La possibilité d'une défaillance de l'action ouverte par une énonciation manifeste également que le passage de l'idée à la « chose » n'est pas donné, qu'il constitue toujours une sorte de « saut périlleux » dont la *félicité*, rend compte du rapport des acteurs au réel des situations qu'ils ont prétention à former (Quéré, 1997).

2.2. Entre référence et performance, le repentir d'Austin

À la différence d'un énoncé scientifique qui est un aboutissement dont la pertinence s'évalue entre pairs, un énoncé performatif ordinaire initialise des processus. Il est un *mot d'ordre* qui trace la *carte* d'un territoire où opèrent et se « *distribuent les procès de subjectivation et les assignations de sujets dans la langue* » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 99).

L'hypothèse de la sociologie de la traduction d'un langage principalement *référentiel* ne semble pertinente que dans le cadre de la production d'énoncés scientifiques où le travail de la référence est la norme. Mais ce rapport à la référence relève spécifiquement des pratiques de ce milieu. Ailleurs, dans des situations ordinaires, ce sont les énoncés qui *assignent des places et des*

sujets pour qu'une action se produise au-delà de l'énonciation. La manière dont un énoncé contribue à « construire » une situation, c'est-à-dire à accorder des actants dans un espace-temps particulier, ne peut être comprise que dans un cadre pragmatique, celui des *membres* qui peuplent cette situation à ce moment précis. Qu'un actant de la situation ne soit pas à sa place ou qu'un élément de l'énoncé soit modifié, alors c'est le sens même de l'action qui s'en trouve affecté (Garfinkel, 1967 ; Conein, 1984).

Dit autrement, l'énoncé réalise concrètement une phrase « localisée en un point déterminé de l'espace et du temps » (Ducrot, 1991, p. 279-280). Si les énoncés ne jouent pas un rôle descriptif, mais contribuent à créer la situation alors la dimension performative devient prépondérante et par conséquent l'hypothèse d'une forme référentielle généralisée du langage ne peut être retenue sans dommage pour l'analyse « compréhensive » des situations ordinaires (Weber, 1992, p. 301-364 ; Pharo, 1993).

L'insistance à réduire le langage à sa valeur référentielle est pour le moins paradoxale. En effet cela revient à faire des énoncés non des médiateurs, mais de « *simples intermédiaires qui ne font rien par eux-mêmes* » et qui doivent perpétuellement s'« *enchaîner* » dans des dispositifs non discursifs, dans des chaînes d'instrumentation, qui eux seuls auraient une valeur. Cette réduction du langage est mise en scène avec des objets du quotidien (Latour, 1993, p. 13-76). À la manière des savants de *Balnibari*, le monde aurait adopté le langage objet. Les *gendarmes couchés*, les *porte-clefs d'hôtel*, la *double clef berlinoise*, un *groom*, une *ceinture de sécurité*... tous ces objets permettraient une économie de parole et de morale. Le mot aurait toujours moins de force que n'importe quel « *panier tressé qui tient* » même quand la tresseuse est absente (Latour, 1998).

Les mots n'ont plus besoin de produire du sens et d'exciter l'imaginaire des humains, les choses ne cadrent pas seulement les interactions, elles sont le sens même des mots. Tout au plus, les mots amorcent les mises en discipline. Dans un tel cadre, nul besoin de se préoccuper des effets performatifs des énoncés. La force du mot est dans les choses (Latour, 1988).

La théorie des actes de langage est donc logiquement quasi absente de la sociologie de la traduction même si Callon fait explicitement référence au *speech act* d'Austin et considère qu'un mot, un texte agit (Callon, 1991, p. 205). Ainsi quand Latour, dans « *Les tournants sémiotiques* », explicite sa position théorique sur l'analyse des discours et du langage, il n'est fait aucune référence aux théories pragmatiques en linguistique (Latour, 1991, p. 84-88). La seule référence à Austin apparaît furtivement, de manière critique, sous la forme d'un appel de note quand il est question des énoncés et de leur action : « *La force⁽³⁾ avec laquelle un locuteur envoie un énoncé n'est jamais suffisante, au début, pour prédire le parcours de cet énoncé...* » (Latour et al., 1991, p. 421). La note (3) précise : « *Le mot force est emprunté à Austin (1970), mais ne suppose encore aucune distinction entre force locutoire, illocutoire ou perlocutoire* » (Latour, 2002, p. 237 note 31).

Mais à peine la question posée, la réponse tombe de manière implicite par l'abandon de cette référence lors d'une republication cet article deux ans plus tard (Latour, 1993, p. 47). Cette disparition d'Austin dans le texte de 1993 constitue la marque d'un trouble théorique qui aboutit à un *repentir* silencieux.

Ce *repentir d'Austin* manifeste l'exclusivité accordée au rôle référentiel du langage avec un statut d'« *intermédiaire transparent qui mettrait le sujet humain en contact avec le monde naturel* » (Latour, 1991, p. 84). Si le langage acquérait de l'autonomie, le risque post-moderne guetterait. Le danger que la langue devienne un « *médiateur indépendant de la nature aussi bien que de la société* » semble trop important pour que la langue puisse avoir une force performative. Résolument non moderne, Latour réduit le travail du discours au travail de la référence, à l'illusion descriptive dirait Austin. Il reste donc pré-saussurien.

3. La faiblesse des « actes de langage »

Ce *repentir d’Austin* constitue un point d’entrée pour interroger la théorie des *actes de langage* (Austin, 1962 ; 1970 ; 1994), théorie essentielle pour réfléchir à ce que *dire peut faire* aux « êtres » ou aux « choses » quand des paroles les changent les redéfinissent.

3.1. L’effectivité des actes de langage à l’épreuve de la nomination

Dans la théorie des actes de langage, nommer est un acte « bizarre », car il n’est ni une « énonciation constative » qui peut être dite « *vraie ou fausse* » ni une « énonciation performative » qui effectuerait autre chose que de « *simplement dire* » (Austin, 1970, p. 139). Pourtant, en donnant un nom, on accomplit un acte de langage qui réalise sa performance en même temps qu’il s’énonce. De ce point de vue, de tous les « *speech act* », celui-ci est peut-être le seul qui assume aussi pleinement son pouvoir « *performatif* » c’est-à-dire sa capacité à ce que « *dire une chose, c’est la faire (...) ou encore (...) par le fait de dire [by saying], ou en disant [in saying] quelque chose, nous faisons quelque chose.* » (Austin, 1970, p. 47). Plus Austin avance dans ses conférences, moins il semble assuré de la pertinence d’une distinction entre constatif et performatif. En particulier cela l’amène, lors de sa onzième conférence, à revenir sur sa conception relativement passive des constatifs : « *les affirmations prennent « effet », tout autant que la « nomination » ; si, par exemple, j’ai affirmé quelque chose, je me trouve engagé à l’égard d’autres affirmations possibles : parmi celles que j’énoncerai, certaines seront pertinentes, d’autres ne le seront pas ; certaines de vos affirmations ou remarques pourront désormais me contredire ou non, me réfuter ou non, etc.* » (Austin, 1970, p. 143-144). Ceci implique que toute énonciation est un acte de langage qui a pour effet d’actualiser la langue et de modifier, peu ou prou, la situation où a eu lieu l’énonciation : « *l’objet à étudier, ce n’est pas la phrase, mais la production d’une énonciation dans la situation de discours, on ne peut plus guère manquer de remarquer ceci : affirmer, c’est exécuter un acte* » (Austin, 1970, p. 143).

In fine, il en tire les conséquences dans sa douzième et dernière conférence : « *la dichotomie performatif/constatif (...) doit être abandonnée au profit de familles plus générales d’actes de discours, liés entre eux et se recouvrant les uns les autres* » (Austin, 1970, p. 152-153). L’abandon de cette partition en deux catégories des locutions procède donc d’une forme de reconnaissance que l’espace de la langue doit être consistant si l’on veut qu’il puisse être un lieu d’effectuation. Ainsi, il reconnaît que tout « *locutoire* » par le fait d’agir dans cet espace de la langue et « *de dire simplement quelque chose* » est en même temps un « *illocutoire* » et un « *perlocutoire* ». Il revient donc sur sa construction théorique pour reconsidérer l’artefact analytique qui lui a permis de construire cette catégorisation : pour les constatifs, « *nous négligeons les aspects illocutoires (sans compter les aspects perlocutoires)* » et « *nous avons recours à une conception simpliste de la correspondance de l’énonciation avec les faits* » tandis qu’à l’inverse pour les performatifs, « *nous tenions compte, au maximum, de la valeur illocutoire de l’énonciation, et laissons de côté la dimension de la correspondance aux faits* » (Austin, 1970, p. 148). Quatre ans plus tard, à Royaumont, il n’accorde pas plus de valeur opératoire à cette distinction entre constatif et performatif (Austin, 1962).

Cette démarche pragmatique fait assez peu ressembler Austin au portrait que la critique sociologique en a fait. En particulier, au contraire de ce qu’en dit Bourdieu, le projet central d’Austin n’est ni de procéder à une « *analyse strictement formaliste des systèmes symboliques* » ni de faire preuve d’une « *ingéniosité purement formelle* » (Bourdieu, 1982, p. 113) ; pour Austin, « *l’acte de discours intégral, dans la situation intégrale de discours, est en fin de compte le seul phénomène que nous cherchons de fait à élucider* » (Austin, 1970, p. 151). Dans cette perspective, les locutions sont le passage pour accéder aux situations d’énonciation et leur classification le moyen de comprendre leurs modalités de fonctionnement. Mais cet enjeu théorique se heurte aux liens de dépendance qui s’établissent entre les situations d’énonciation et les énoncés.

Si Bourdieu lui reconnaît le mérite d’avoir fait porter l’attention sur les énoncés performatifs, il met en cause sa prétention à pouvoir remonter de la valeur des énoncés aux phrases or, précisément, pour Austin, l’important n’est pas dans les phrases, mais dans les situations. La cri-

tique de Bourdieu désigne en fait l'impasse dans laquelle se trouve Austin. Le problème n'est justement pas qu'il « *se condamne à chercher le pouvoir des mots dans les mots, c'est-à-dire là où il n'est pas* » ni qu'il « *croit découvrir dans le discours même, c'est-à-dire dans la substance proprement linguistique — si l'on permet l'expression — de la parole, le principe de l'efficacité de la parole* » (Bourdieu, 1982, p. 105), mais que, au contraire, il fasse toujours dépendre la valeur d'un acte de discours « *de l'acte précis et des circonstances précises dans lesquelles il est effectué* » (Austin, 1970, p. 148). Ce faisant, il inscrit son analyse dans la circularité d'un raisonnement où la compréhension de la valeur d'un énoncé, qui permet de saisir l'effectivité d'« *une situation intégrale de discours* », dépendrait forcément d'une analyse préalable de cette situation. C'est seulement après s'être assurée que « *les personnes et circonstances particulières soient celles qui conviennent pour qu'on puisse invoquer la procédure en question* » (Austin, 1970, p. 64 ; Bourdieu, 1982, p. 109) que l'on pourrait analyser la force performative d'un acte de langage !

Avec la remise en cause de la pertinence de l'opposition entre performatifs et constatifs, il semble pouvoir sortir de son impasse logique et suivre l'effectivité des actes de langage dans leur capacité à former des situations, pourtant, Austin reste enfermé dans sa problématique initiale où la phrase domine l'énoncé. Ce parti pris le condamne alors à remonter sans cesse, en véritable Sisyphe de la linguistique, depuis l'énoncé à la phrase, de faire le constat, depuis la phrase, d'une indécidabilité de son pouvoir performatif et d'une obligation de retourner à la situation d'énonciation pour retrouver l'énoncé...

3.2. La félicité du nom s'inscrit aussi dans les discours, mais pas seulement

Si tout acte de langage est d'abord un acte *dans* la langue, chaque énoncé engage aussi sa « *félicité* » à l'épreuve d'autres mots dans des « *actes verbaux* » ou à l'épreuve de « *contextes muets* » (Goffman, 1986, p. 97). Sa performance peut donc pour partie se lire dans sa manière de se lier à d'autres textes, de mettre en forme des discours et des choses. L'épreuve de réalité d'une locution ne passe plus par le critère de vérité, mais par celui de félicité qu'il connaît dans l'engendrement des discours et des inscriptions. Cette prise en compte évite l'enfermement de l'énoncé dans la situation d'énonciation et il peut manifester sa performativité dans des actes de langage ou dans d'autres formes de passage à l'acte.

Malgré cette critique, l'importance de la théorie des actes de langage réside en ce qu'elle insiste et met en évidence que la parole *ne* fait pas *que* rendre publique une transformation acquise par ailleurs, elle crée par le dire un changement qu'elle contribue par là même à qualifier. Cette théorie rompt avec une conception instrumentale du langage dont la fonction essentielle serait de décrire un réel déjà là.

Mais si la parole acquiert de la force, la force de l'énoncé est toujours tenue en lisière des situations d'énonciation. Elle reste toujours un « *intermédiaire* » qui ne fait rien par lui-même sinon porter l'idée, l'intention, la volonté, la pensée de l'énonciateur dans une situation d'interlocution. Probablement, cette faiblesse des actes de langage tient au fait qu'Austin « *met en place un système d'équivalence oral/écrit dont le but est de rapprocher énoncés oraux et énoncés écrits, plus exactement d'assimiler l'écrit à l'oral* » (Fraenkel, 2006). Cette assimilation de l'écrit à l'oral permet de comprendre l'impasse analytique dans laquelle se trouve Austin pour parler de l'acte de baptiser.

L'acte de baptême permet de penser l'acte de langage puisqu'une fois la distinction constatif/performatif abolie, il est alors possible de penser le baptême ou l'inauguration non plus comme une classe exceptionnelle d'énoncés, rencontre improbable avec des « *abstractions dans la vie réelle* » (Austin, 1970, p. 149), mais comme des états limites dans un continuum d'énoncés. Tous les actes de langages s'apparentent alors aux actes de définition et de nomination qui sont les « *performatifs purs* » qui polarisent cette série.

3.3. L'analyse du baptême du *Queen Élisabeth* nous introduit dans cette analyse des actes de langage.

« Dans des circonstances appropriées » dire « Je baptise ce bateau le *Queen Élisabeth* » (Austin, 1970, p. 41) revient à lui donner un nom sous lequel on le connaîtra dorénavant. Par contre, « supposons, par exemple, que j'aperçoive un bateau dans une cale de construction, que je m'en approche et brise la bouteille suspendue à la coque, que je proclame « je baptise ce bateau le *Joseph Staline* » et que, pour être bien sûr de mon affaire, d'un coup de pied je fasse sauter les cales. L'ennui, c'est que je n'étais pas la personne désignée pour procéder au baptême. (...) Nous admettons sans peine (...) que le bateau n'a pas, de ce fait, reçu de nom » (Austin, 1970, p. 56). Pourtant, parce que l'on suit Austin dans sa critique de l'illusion descriptive qui ramène toute évaluation d'un énoncé aux critères de vérité, on ne peut en aucun cas accepter cette conclusion. Contrairement à ce qu'il dit, ce bateau a effectivement reçu un nom, mais la puissance de cet acte est faible. Il n'aura ce nom que pour peu de personnes. La force d'un acte de langage ne se juge pas en termes binaires de vérité ou de fausseté. Sa performativité s'analyse en degrés sur une échelle où se lie le malheur et le bonheur de l'action (Austin, 1962 ; 1970, p. 47-52).

Si un « même » bateau a eu deux baptêmes, donc deux noms, le *Joseph Staline* et le *Queen Élisabeth*, pour connaître le *speech act* qui a connu le plus de bonheur, il faut alors suivre les formes discursives qui ont été engendrées à partir de ces deux moments. Si le premier reste cantonné à quelques brèves dans des journaux locaux, à un manifeste d'un groupe néo-stalinien et à une fiche de police tandis que le second fait la une des journaux, s'inscrit dans des contrats d'assurance, des registres maritimes et prolifères de support en support, alors on pourra dire que le second a connu plus de bonheur que le premier, mais pas que l'un est vrai et l'autre non. L'un s'inscrit plus durablement que l'autre dans le temps. La question de la « permanence » d'un énoncé permet de distinguer la force d'un énoncé (Fraenkel, 2006) beaucoup plus qu'une interrogation sur son degré de vérité ou sur la légitimité de la situation d'énonciation.

Si Austin ouvre une piste pour penser le langage comme médiation, pour autant, parce qu'il ne parvient pas à sortir l'énoncé de la situation d'énonciation, il s'arrête en chemin.

Un test empirique permet de vérifier en quoi la prise en compte de ce bonheur de l'action permet d'économiser en tatillons et stériles questionnements sur légitimité ou la sincérité des acteurs à prononcer les phrases qu'ils prononcent. Le bonheur d'une cérémonie n'a pas besoin d'être analysé au regard de la légitimité des acteurs à réaliser la situation. Ainsi en 1950, près de mille ouvriers occupent la tribune officielle et lancent le pétrolier *Ariane*. Nul ne viendra contester la réussite de ce lancement même si les « officiels » sont restés à terre, même si le champagne a été bu par les ouvriers plutôt que de se briser sur la coque du navire, même si *l'Internationale* alterne avec *La Marseillaise* (Guin, 1984, p. 171). Ce baptême d'*Ariane* permet de mettre en évidence que l'illégitimité des énonciateurs n'empêche pas un acte de langage de connaître le bonheur. Cet exemple suffit pour défaire la prétention à vouloir juger de la force d'un acte de langage en sondant les intentions profondes des acteurs.

A contrario, dans le cas de la Ligne 14, inaugurée dans les règles de l'art, en présence de tous les dignitaires importants, au moment où la plaque commémorative a été dévoilée, on a pu lire : « Jacques Chirac, Président de la République, a inauguré *Météor*, la ligne 14 du métro ». L'indétermination sur le nom de la chose inaugurée reste totale. Dans un premier temps, c'est le nom de *Météor* qui a prédominé dans la presse et dans les écrits de la RATP, sur ses écrans d'information comme sur certains panneaux signalétiques. Puis, le temps a fait son office et, progressivement, le nom de *Météor* a laissé place à celui de Ligne 14. Maintenant, cette première ligne automatique a perdu de son originalité. Elle est rentrée dans le réseau et a pris son rang de quatorzième ligne. Il reste bien quelques traces dans la ville du nom de *Météor*, mais ce ne sont que des vestiges d'un acte de langage qui n'a pas pu proliférer.

L'analyse du bonheur d'un acte de langage n'a pas à être suspendue à l'examen des conditions d'énonciation, mais elle peut être rapportée à une question empirique, celle de l'analyse de ses formes, de sa durée et des conséquences de sa propagation discursive inscrite dans une plu-

ralité de régimes de pratiques. Le nom est aussi un marqueur qui permet de suivre le bonheur (ou le malheur) d'un acte de langage.

4. Faut-il avoir encore peur du pouvoir des actes de langage ?

La sociologie de la traduction s'est tenue à une distance prudente du « *linguistic turn* », adoptant une théorie référentielle du langage résolument « non moderne ». L'hypothèse que cette neutralisation de la langue ait pu correspondre à une stratégie raisonnée de gestion de la controverse épistémologique qu'ils entendaient développer n'est pas à exclure tant le terrain était miné. Les polémiques ouvertes par Sokal et Bricmont (1997) ainsi que les critiques virulentes de Bourdieu à leur encontre (Bourdieu, 2001) manifestent qu'une approche pragmatique de la production des faits scientifiques n'est pas de tout repos.

Pourtant, tout se passe comme si cette polémique avait paradoxalement assuré la position de cette sociologie des sciences lui permettant alors de mobiliser la pragmatique du langage sans complexe puisque de toute façon l'accusation de relativisme post-moderne avait déjà été portée. La performativité d'un énoncé devient même, pour ces sociologues, un enjeu théorique. Ils reconnaissent que les sciences « *ne se limitent pas à représenter le monde : elles le réalisent, le provoquent, le constituent aussi, du moins dans une certaine mesure et sous certaines conditions* » (Callon et Muniesa, 2008). C'est ce même argument que mobilise, à leur suite, Latour quand il conteste, ce que de fait il avait défendu auparavant, « *l'ancienne idée que la description n'entraîne aucune prescription* » (Latour, 2015, p. 66) et qu'il reprend à son compte le fait que cette distinction avait déjà été « *mise à mal dans le livre séminal de J.L. Austin* » (Latour, 2015, p. 65).

La sociologie de la traduction revendique désormais d'avoir « *emprunté à la pragmatique du langage* » la notion de performativité et de l'avoir hybridée avec leur théorie « *en l'extrayant d'une dimension purement langagière et en incluant une dimension matérielle* » (Callon et Muniesa, 2008). Mais ce nouvel hybride ne semble pas concerner l'analyse des manières dont les acteurs produisent les faits. Il semble quasi exclusivement mobilisé pour saisir ce que les nouveaux agencements « socio-techniques », autre manière de nommer un acteur réseau, font sur le monde.

Si le pouvoir des mots, désormais, peut se manifester dans la transformation des situations, les mises à l'épreuve de ces agencements d'énonciation sont toujours des « épreuves de vérité » calquées sur le modèle de la controverse scientifique. Or, dans les mondes techniques et industriels, la vérité ne constitue aucunement un plan d'épreuve des énoncés stratégiques du management et de ses prises de décision.

Ainsi, la cérémonie d'inauguration de Météor/ligne 14 en 1998 est l'aboutissement d'un acte de langage formulé en 1989 qui a fait reporter un projet d'automatisation du réseau existant, visant à supprimer les conducteurs, sur le projet d'une nouvelle ligne (Foot, 1994). Le fait que les acteurs ne savent pas nommer ce qu'ils ont fait, un projet technologique et/ou une ligne d'un réseau, n'empêche pas que cette « chose » existe même si elle reste, à ce moment-là, inqualifiable. Cette « chose » ne peut, à l'évidence, s'évaluer en termes de vérité ou de fausseté ou bien encore de mensonge, mais la dualité du nom et, en particulier, le conflit de sens contenu dans le mot de Météor, entre le sens de l'acronyme et sa qualification de « *100 % automatique* » permet de lire une histoire où un projet de tracé « Est-Ouest » a été phagocyté par un projet technique. Une plongée dans les archives de ce projet confirme ce processus qui a vu le projet Météor comme ligne Est-Ouest être absorbé par un projet technique. Ceci explique pourquoi la ligne 14 peut, *in fine*, devenir une ligne Nord-Sud.

Cette inauguration met en scène un « acte de langage manqué » et révèle un conflit enfoui dans l'organisation qui remonte alors à la surface de la langue. Cet acte manqué montre que si les actes de langage font des choses, les actes discursifs et non discursifs mettent aussi en forme les mots. Dès lors, ces mots qui ont été tramés dans un processus d'innovation sont des témoins fiables de sa genèse. Ils sont une ressource importante pour l'analyse.

De la même manière, cette règle de langage, « *l'intrusion des voyageurs sur les voies* », qui permet de parler des suicides voyageurs sans en parler, sans même qu'on puisse imaginer qu'il y a derrière l'intrusion, un suicide, est inventée par la direction générale de la RATP dans le même temps où se prend la décision d'implanter des portes palières sur les quais des métros automatiques. S'il y a bien un travail de dissimulation, cette invention langagière révèle, en même temps, l'importance des émotions et de leur gestion pour réaliser cette innovation. Elle permet d'atténuer la violence de ce traitement dissymétrique des robots et des humains. Les conducteurs, en effet, sont laissés seuls face au suicide voyageur, éventuellement, un psychologue pourra les aider, *a posteriori*, à traiter leurs tourments moraux et psychologiques, les robots, quant à eux, sont protégés, *a priori*, du risque d'une telle confrontation.

La prise en compte de ces inventions langagières, qui traitent des émotions, permet d'appréhender le fait que les portes palières ne font pas que contenir les voyageurs, elles contiennent également les tourments moraux des responsables qui pourraient s'exprimer en leur absence. Mais cette atténuation de la violence des situations permise par cette règle de langage se traduit également par une atténuation du sens fonctionnel des portes palières. Avec cette atténuation, on peut comprendre que la versatilité de la justification des portes palières, suivant qu'il y ait ou pas des conducteurs, ne relève pas tant du mensonge ou de la duplicité des acteurs que d'une perte de sens des portes palières qui empêche que la dissymétrie de traitement ne vienne les affecter dans leur prise de décision.

Enfin, les systèmes d'homme-mort sur les tramways, qui se définissent par rapport à une mort crispée qui n'a pas de réalité physiologique et obligent les conducteurs à agir sur la veille au moins toutes les dix secondes, sont un exemple parfait d'un objet technique qui a perdu, au fil des années, ses attaches au réel physiologique pour se rattacher au seul espace fantasmatique. Contrairement à d'autres situations où la déréalisation d'un objet tient aux intérêts économiques des acteurs, la cigarette et le cancer en fournissent une illustration parfaite (Proctor, 2014), dans le cas du tramway, il n'y a aucun intérêt objectif à contraindre les conducteurs à cette gestuelle. Ce désintérêt est alors l'occasion pour l'analyste de considérer la manière dont les fantasmes qui se traduisent dans une perte d'attache au réel du monde, contribuent à l'invention du monde réel, en particulier, des mondes techniques.

Comprendre de tels processus où le rapport au réel se distend voire s'estompe complètement, peut devenir stratégique, car de telles innovations suspendues à un monde fantasmé inmanquablement viennent, un moment donné, s'échouer non sur des épreuves de vérité, mais sur des épreuves de réalité. Ces situations de perte de rapport au réel ne sont pas spécifiques au monde ferroviaire, mais se retrouvent dans de nombreuses situations industrielles. Fukushima en donne une terrible manifestation qui avait formaté, dans une digue, le réel pour des vagues de 5,7 mètres et n'avait pas non plus surélevé les groupes électrogènes des centrales 1 à 4. Une vague de 14 mètres est venue balayer cette illusion¹.

Si l'hybridation de la sociologie de la traduction avec la théorie des actes de langage constitue à n'en pas douter l'amorce d'une mise en cohérence de leur théorie du langage avec leur approche pragmatique des terrains, elle n'en constitue qu'une amorce. La langue reste soumise à dire la vérité comme si les discours avaient toujours lieu dans des cénacles scientifiques.

Or, la plupart des actes de langage se produisent en dehors de ces cénacles et ces actes de langage mettent en forme le monde au moins aussi sûrement que ceux des scientifiques. La controverse sur le réchauffement climatique le démontre. Elle ne se déroule pas entre scientifiques, mais bien dans un espace où les climato-sceptiques usent de ressources rhétoriques autant que financières pour déconstruire les réseaux météorologiques produits par le GIEC (Latour, 2015).

¹ Cf. documents de l'IRSN : « Séisme de Tohoku au large de l'île de d'Honshu (Japon) » (avril 2011), « L'accident de la centrale nucléaire de Fukushima Daïchi (9 juin 2011). http://www.irsn.fr/FR/connaissances/Installations_nucleaires/Les-accidents-nucleaires/accident-fukushima-2011, consulté le 03/08/2017

Le discours parce qu'il parle à l'imaginaire, parce qu'il enclenche des actions, parce qu'il fait des choses, a suffisamment de puissance pour être un acteur à part entière dans la production du monde, il a un « *effet-monde... Le discours est démiurgique, il fabrique le monde, il le fait advenir* » (Cassin, 1995, p. 73). Dès lors que le langage ne réfère pas seulement à un dehors mais le fabrique également, ces actes de langage parlent forcément aussi depuis l'imaginaire et l'histoire des acteurs. La recherche de la manière dont nous faisons nos sociétés ne peut faire l'économie de la prise de risque que constitue ce passage incessant, à la surface des mots, entre le dedans et le dehors des acteurs.

Références

- Akrich M. (1987), Comment décrire les objets techniques ? *Techniques et Culture*, (9), p. 49-64.
- Arendt H. (1991), *Eichman à Jérusalem : rapport sur la banalité du mal*, Paris, Gallimard.
- Austin J. L. (1962), Performatif-constatif, *la philosophie analytique*. Paris, Minit, p. 271-281.
- Austin J. L. (1970), *Quand dire c'est faire*, (G. Lane, Trans.), Paris, Seuil.
- Austin J. L. (1994), *Ecrits philosophiques*, (L. Aubert & A.-L. Hacker, Trans.). Paris, Seuil.
- Bourdieu P. (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- Bourdieu P. (2001), *Science de la science et réflexivité. Cours du Collège de France, 2000-2001*, Paris, Raison d'agir.
- Callon M. (1981), Boîtes noires et opérations de traduction, *Economie et Humanisme*, 262, nov./déc., p. 53-59.
- Callon M. (1986), Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles St-Jacques et des marins pêcheurs dans la baie de St. Brieuc. *L'Année Sociologique, Numéro spécial : La sociologie des Sciences et des Techniques*, (36), p. 169-208.
- Callon M. (1991), Réseaux technico-économiques et irréversibilité. In R. Boyer, B. Chavanne & O. Godard (Eds.), *Figures de l'irréversibilité en économie*, Paris, Edition de l'EHESS, p. 195-230.
- Callon M., Law J. (1989), La protohistoire d'un laboratoire : le difficile mariage de la science et de l'économie. *Cahiers du Centre d'Études pour l'Emploi*, (32), p. 1-34.
- Callon M., Muniesa F. (2008), La performativité des sciences économiques. 25. Retrieved from HAL-SHS website: <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00258130v1>, consulté le 04/08/2017.
- Cassin B. (1995), *L'effet sophistique*, Paris, Gallimard.
- Concin B. (1984), L'enquête sociologique et l'analyse du langage : les formes linguistiques de la connaissance sociale, *Arguments ethnométhodologiques*, Paris: EHESS et CEMS, vol. 3, p. 5-30.
- Deleuze G., Guattari F. (1980), *Mille plateaux, capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minit.
- Doniol-Shaw G., Foot R., Franchi P. (2017), Une mise en veille de la santé et de la sécurité ou les paradoxes du dispositif d'homme-mort sur les tramways, *Travailler*, n° 38.
- Ducrot O. (1991), *Dire et ne pas dire, principes de sémantique linguistique*, (3ème édition ed.), Paris, Hermann.
- Favret-Saada J. (1977), *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard.
- Foot R. (1994), Un corporatisme à l'épreuve des voyageurs, *Travail*, n° 31, p. 63-100.

- Foot, R. (2005), Faut-il protéger les métros des voyageurs ? ou l'appréhension du voyageur par les ingénieurs et les conducteurs, *Travailler*, 14, p. 169-206.
- Foot, R. (2017), La folie des uns fait le travail des autres, la vacma et le tramway, *Travailler*, (38).
- Fraenkel, B. (2006), Actes écrits, actes oraux : la performativité à l'épreuve de l'écriture, *Études de communication*, 29, p. 69-93.
- Garfinkel, H. (1967), *Studies in ethnomethodology*, Englewoods Cliffs (New Jersey), Prentice-Hall.
- Goffman, E. (1986), La condition de félicité. (2), *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 65(1), p. 87-98.
- Guin, Y. (1984), Culture et rituels ouvriers. Lesancements de navires en Basse-Loire, XIX^e-XX^e siècles, *Ethnologie française*, XIV(2), p. 161-176.
- Latour, B. (1988), *Enquête sur les régimes d'énonciation*, Théorie des délégués, deuxième partie, CSI.
- Latour, B. (1989), *La science en action*, (M. Biezunski, Trans.), Paris, La découverte.
- Latour, B. (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
- Latour, B. (1993), *La clef de Berlin et autres leçons d'un amateur des sciences*, Paris, La Découverte.
- Latour, B. (1996), Ces réseaux que la raison ignore : laboratoires, bibliothèques, collections. In M. Baratin & C. Jacob (Eds.), *Le Pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Paris, Albin Michel, p. 23-46.
- Latour, B. (1998), Piccola filosofia dell'enunciazione. In P. Basso & L. Corrain (Eds.), *Eloquio del senso. Dialoghi semiotici per Paolo Fabbri*, Milan, Costa et Nolan, p. 71-94.
- Latour, B. (2002), *La fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'Etat*, Paris, La découverte.
- Latour, B. (2005), *Changer de société - Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.
- Latour, B. (2015), *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond/La Découverte.
- Latour, B., Mauguin, P., Teil, G. (1991), Une méthode nouvelle de suivi des innovations. Le chromatographe. In D. Vinck (Ed.), *La gestion de la recherche. Nouveaux problèmes, nouveaux outils*, Bruxelles, De Boeck, p. 419-478.
- Latour, B., Woolgar, S. (1996), *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, (M. Biezunski, Trans.), Paris, La Découverte.
- Pharo, P. (1993), *Le sens de l'action et la compréhension d'autrui*, Paris, L'Harmattan.
- Proctor, R., N. . (2014), *Golden holocaust. La conspiration des industriels du tabac*, Paris: Équateurs.
- Quéré, L. (1997), La situation toujours négligée, *Réseaux*, n° 85, p. 163-192.
- Sigaut, F. (1990), Folie, Réel et technologie, *Techniques et culture*, n° 15, p. 167-179.
- Sokal, A., & Bricmont, J. (1997), *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob.
- Tarde, G. (1999), *Les lois sociales* (Vol. IV), Le Plessis Robinson : Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance.
- Weber, M. (1992), *Essais sur la théorie de la science* (J. Freund, Trans.), Paris, Plon.